

LA RIVE EST LOIN

Du même auteur

La Mémoire de l'eau
roman, Léméac, 1992
et Actes Sud, coll. « Babel », 2006

Les Lettres chinoises
roman, Léméac, 1993
et Actes Sud, coll. « Babel », 1999

L'Ingratitude
roman, Léméac, 1995
et Actes Sud, coll. « Babel », 1999

Immobile
roman, Boréal et Actes Sud, 1998 et 2004

Le Champ dans la mer
roman, Boréal et Seuil, 2002

Querelle d'un squelette avec son double
roman, Boréal et Seuil, 2003

Quatre Mille Marches. Un rêve chinois
roman, Boréal et Seuil, 2004

Le Mangeur
roman, Boréal et Seuil, 2006

Impressions d'été
poèmes, meet, 2008

Un enfant à ma porte
roman, Boréal, 2008 et Seuil, 2009

Espèces
roman, Boréal et Seuil, 2010

YING CHEN

LA RIVE EST LOIN

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

*L'auteur remercie le Conseil des arts du Canada
pour son soutien.*

ISBN 978-2-02-110489-9

© Éditions du Seuil, février 2013, pour la publication
en langue française hors Canada

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

1

Me réveillant de rêves où j'arrivais plus ou moins au bout d'une destinée dans un temps et dans un monde étranges, aux sueurs froides, j'étais à chaque fois soulagée de revoir mon mari A., de retrouver « notre » rue où j'avais connu l'isolement sans persécution, ou peut-être étais-je plutôt contente de retrouver l'aspect familier de cette rue à laquelle je ne me mêle pas. Et notre maison qui était malgré tout mon seul abri véritable. Et notre conjugalité problématique mais non dépourvue d'amour, dans sa complexité et dans sa limitation. C'est presque un miracle que mon squelette ait pu côtoyer pendant tant d'années la vraie chair de A. et bénéficier de la chaleur nourrissante émanant généreusement de son corps sans qu'il s'en rende compte, que mes délires aient pu, avec beaucoup de heurts mais tout

de même librement, accompagner les discours sûrs et solides de A., comme deux chants simultanés sur une même scène, produisant un effet de dysharmonie à la fois laide et tonifiante, donnant une profondeur, une étendue et aussi un tragique à nos voix confondues, annulées, dénaturées ou transformées, accordant un peu de distraction à notre vie à deux autrement banale et ennuyeuse. Nous parvenons même à nous consoler parfois, voire à nous attendrir l'un face à l'autre, malgré nos constitutions différentes, nos songes séparés et nos solitudes respectives. Nous avons l'air d'un couple volontaire, l'un à l'autre attaché avec ténacité, tous deux décidés à rester ensemble à tout prix, dans le maintien de l'équilibre de plus en plus ébranlé du masculin-féminin, pour une raison pratique ou symbolique. Nous nous sentons plus forts en restant debout côte à côte pour faire face au monde, pour saluer par exemple la bavarde pâtissière d'en face, même si nous nous diminuons mutuellement, nous nous tuons lentement avec des mots et des silences, quand nous nous trouvons seuls en tête à tête. Nous semblons appartenir aux derniers foyers se tenant héroïquement face au vent du temps, aux derniers patrimoines chancelant dans une époque où les communes se créent et les familles se dissolvent.

Pour la première fois depuis que je suis dans cette maison, lorsque je me réveille dans mon fauteuil au milieu de la journée, j'éprouve un immense chagrin en contemplant notre salon, les fenêtres, les arbres dehors, j'écoute les bruits de la rue comme si j'étais au début de mon séjour et aussi à sa fin. Cette ville arrogante et égoïste, pour la première fois j'ai entrevu sa faillite, qui est aussi la mienne en quelque sorte. J'en finirai avec cette ville étrangère, avec ses habitants. Mon sentiment envers A. est changé. Je le regarde avec tristesse, sachant que, même si j'étais morte avant lui, sans doute bien avant sa naissance, je serais le témoin de sa fin, j'assisterais à sa chute brutale. A. qui est trop grand, trop fort et trop confiant pour finir en douceur et sans fracas. À quoi bon vivre, ne serait-ce que dans les pensées ou dans les rêves, si ce n'est pour voir tout tomber autour de moi en poussière ?

Pour une fois, on peut voir loin d'ici, on peut presque voir l'horizon d'un côté, le fleuve de l'autre, même dans notre rue étroite, à partir de nos maisons serrées les unes contre les autres, même avec les jambes cassées comme moi, même tombée par terre, dans une position privée de toute dignité. Le ciel devient plus large. Le feu brille par endroits. Le feu a remplacé la lumière. La nuit et le jour se confondent. La cheminée de la pâtisserie s'est brisée en deux. Sa partie détachée est tombée du toit, s'est écrasée contre le sol, en emportant la moitié du balcon. La fumée sort non pas de la cheminée, mais de la fenêtre. On n'entend plus la voix de la pâtissière, sa voix qui semblait flatter et comploter à tout moment s'est enfin éteinte. Enfin la paix.

Notre maison n'a plus de forme. Elle est plutôt aplatie.

Je suis couvert de ciment et de briques. Plus besoin de fenêtre pour respirer, de porte pour sortir. Je respire et, sans bouger, je suis déjà dehors. C'est ainsi que ma maison m'abritera jusqu'à la fin.

Le fauteuil, cependant, miraculeusement, tient bon. Elle devrait y être assise, ma femme, poussiéreuse mais intacte, dans sa posture habituelle, à regarder la rue distraitement, à me regarder.

Je l'ai rêvé bien des fois : ce spectacle de la fin du monde, de notre petit monde, où ma femme, se tenant au milieu des déchets, me regarde avec cette mine de sage que je désapprouve, que je déteste. Seule survivante et victorieuse, elle m'enterrerait avec son regard.

Combien de fois elle m'a harcelé parce que la pluie entrainait par le toit, que sur le plafond du salon se formait le dessin d'un monde grandissant, ou une tache de sang tout aussi grandissante, que, par nos vieilles fenêtres difficiles à fermer complètement, le vent s'infiltrait et la chaleur s'enfuyait, que même une partie du plancher s'inclinait sans raison et de plus en plus vers un côté des murs, troublant la vue sur les meubles, sur mes trouvailles antiques exposées sur les rayons, donnant une perspective chancelante, pas très rassurante sur notre demeure, sur son rapport aux immeubles voisins, en rendant douteuse, par

exemple, la rectitude de la ligne du toit de cette pâtisserie d'en face.

Or tout cela serait négligeable si l'on n'était pas elle, si l'on ne disposait pas de temps à ne rien faire – le temps amplifié par le désœuvrement est une chose dangereuse, si l'on ne s'arrête ici que pour dormir, comprenant que, dans le fond, cette maison comme toutes les autres n'est qu'une auberge de plus sur notre chemin menant vers un autre temps, une petite île sur notre passage vers une rive lointaine, imaginée et incertaine. D'ailleurs je ne suis pas homme à tout faire. L'usage des mains étourdit mon esprit. Il me faut, pour que mon cerveau fonctionne, garder les mains vides, inoccupées, oubliées. À vrai dire, le mouvement de mes pieds peut aussi affecter le fonctionnement de ma tête. Je ne peux pas bien ordonner mes pensées quand je marche trop. Elles deviennent aussi mécaniques que mes pas.

Mais elle me hurlait, d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, d'une voix aiguë de femelle blessée, inconsolable, que cela ne pouvait pas aller, que rien n'avait jamais marché, qu'il n'y avait plus d'espoir. Elle me poussait quand même à faire quelque chose. L'humidité et la moisissure dans la cave étaient néfastes pour les fondations d'une maison. La structure, un mélange de ciment et de bois, n'était pas sans faille.

Les squelettes étaient déjà verdâtres, poudreux et incomplets. Maintenant elle peut encore me lancer son regard réprobateur qui dit : tu vois, je le savais... on aurait pu, on aurait dû... Or, à vrai dire, aucune maison dans cette rue ne peut survivre à des secousses aussi violentes que celles de la nuit dernière, quel que soit leur état. Notre maison s'est effondrée sûrement en premier. J'ai mal rempli ma fonction, mal joué mon rôle. Je ne suis plus un homme quand je ne me sers pas de mes mains pour consolider la maison que ma femme habite. C'est essentiel, et je fais moins bien qu'un oiseau. Ce qu'elle trouvait, en venant dans cette maison, était une tombe. Elle arrivait chez moi comme au bout d'un voyage, comme à un terme, prête à se faire enterrer, alors que moi, en l'épousant, j'ai sincèrement pensé à un départ avec elle.

Si ce qui se passe, si ce que je vois en ce moment n'est qu'un songe parmi d'autres, alors cette scène finale, elle l'a rêvée avant moi.

De l'autre côté du fleuve, en regard de notre ville, un tremblement de terre a eu lieu il y a quelque temps, mais la ville d'en face se porte à merveille, s'accroît de jour en jour, les derniers morceaux de terre cultivable viennent d'être achetés, les nouveaux immeubles seront bientôt en place. La paix y règne. Les jardins bâtis sur

les cadavres et nourris de sang fleurissent bien. La prospérité se prolonge sans fin. Aucun signe d'écroulement. Le paradis existe. Le progrès est possible.

Mais ma femme, quand elle se met à somnoler, déprime tout le monde avec ses histoires ténébreuses. Elle voit un désert ancien quand elle se promène dans une rue moderne. Elle voit un fantôme quand elle rencontre un voisin. Son regard déforme ma ville natale. Elle nous déshumanise tous. Cela constitue une vision affreuse. Une vision même dangereuse, pour ceux qui sont un tant soit peu superstitieux, hésitants dans leur croyance aux progrès définitifs, au changement radical, à l'élévation de l'humanité, un tant soit peu inquiets comme je le suis à l'égard du pouvoir du langage, de la mise en mots de ce qui ne se dit pas, mise en mots qui pourrait orienter le cours des choses dans une direction des plus étonnantes et des moins désirables. Toute pensée est réalité, car toute pensée porte la mémoire d'une réalité ou de plusieurs réalités pour les projeter ou les imposer par-dessus la vie présente et future. À moins d'être volontairement ou inconsciemment détournée, la mémoire est, par sa nature, répétition. Les rêves aussi. Tout se répète. Le désert cultivé redeviendra désert afin que tout puisse recommencer, sans mémoire, que le monde puisse s'affranchir de la pesanteur de son

histoire. Tel a toujours été son raisonnement, rempli d'un sentiment antihumain. Elle a toujours voulu renoncer à vivre la vie présente, à aimer de façon concrète. Malgré sa prétention à une vie plus ample, à une compassion plus universelle, c'était ne pas du tout vivre, ne pas du tout aimer. Je suis un scientifique, moi. Je ne suis pas un rêveur. Rien ne peut exister sans mesure et sans cadre. Le problème de ma femme tient justement à cela. Rien n'a ni mesure ni cadre dans sa tête. Alors elle est morte. Elle peut rester assise dans son fauteuil, elle n'en est pas moins morte.

Où se trouve-t-elle en ce moment ? Est-elle allée flotter quelque part sur les ruines ? Est-elle en train de traverser le fleuve, de s'enfuir vers l'autre côté de la rive ? Elle peut flotter là où elle le veut, il n'y a de vie nulle part pour elle. Elle est morte.

Sa prétendue querelle avec son double, avec une inconnue qu'elle appelait sœur, dont le sort, croit-elle, serait aussi le nôtre, dont la mort serait aussi la nôtre... Rien de ce qui se passe chez nos voisins ne doit nous laisser indifférents, prétend-elle. Quand j'y repense maintenant, cette chimère me paraît une malédiction pour notre ville. Jetant une énergie négative sur notre santé, elle peut même causer la destruction dont je vois le spectacle aujourd'hui.

Depuis septembre, depuis le matin où, après des nuits entières de maux de tête intenses, A., en buvant son jus et en ouvrant distraitement son journal par habitude, s'est plaint d'une douleur vague mais continuelle à l'œil gauche, je n'ai plus rêvé et je me suis mise à mal dormir. Je craignais de ne plus voir A. si je me laissais sombrer dans le sommeil.

Depuis ce jour, enfin, je voyais A. plus souvent. Il limitait ses heures de travail, ne se rendait plus tous les jours au bureau. Il se contentait parfois d'accorder des rendez-vous téléphoniques aux étudiants. Ces jeunes gens qui étaient plutôt amusés de la disparition temporaire de sa femme ont imaginé les scénarios les plus excitants. A. ne les supportait plus. Si la jeunesse n'arrive pas à nous remplacer, dit-il, elle

nous tue. Il évitait aussi l'écran d'ordinateur qui le fatiguait.

La belle assistante de son bureau de recherche a appelé plusieurs fois. Ce qui s'est passé entre elle et A. il y a quelques années, lorsque nous avons perdu notre enfant, que notre couple survivait difficilement à cet échec, et lorsque j'avais disparu moi aussi en me transformant en une chatte qui cependant continuait à rôder dans la maison, cette histoire était terminée pour A. depuis longtemps, avant même mon retour sous ma forme habituelle. Il semblait avoir compris qu'accepter est plus important que choisir. L'aspiration au changement ou, cela faisant défaut, la volonté de choisir est un désir arrogant basé sur une confiance aveugle sur le soi comme maître de son destin. A. a trouvé une parfaite harmonie en vivant avec la chatte en qui il a senti cette acceptation dont il était lui-même incapable, qu'il croyait humainement impossible. Mais la chose n'était peut-être pas encore finie pour la jeune femme. À trente ans à peine, elle se trouvait encore dans la force de l'âge, capable d'arrogance, encore prête à se donner, à défier les obstacles, à pardonner, à s'accommoder, à espérer, à exiger le changement, alors que A. s'était dérobé à cette relation dès qu'il avait décelé un petit signe de discordance, de complication, de nécessité

d'effort mental ou physique. Il a en quelque sorte sacrifié cette jeune femme afin de préserver son énergie et son temps que, déjà, il semblait savoir limités, dont il a dû sentir les premières irrégularités et l'écoulement précipité. Il voulait consacrer le reste de sa vie, peut-être assez courte, à ses recherches concernant la marche de l'humanité à définir et à redéfinir ce quelque chose de collectif qu'il plaçait au-dessus de l'amour individuel, d'une relation charnelle. Le travail impersonnel et universel le protégeait, lui épargnait d'avoir à mener une existence personnelle, une existence non cérébrale selon des lois qu'il connaissait moins bien, une mise en question de ses qualités humaines, de ses qualités en tant que fils, en tant que mâle, en tant que mari et père. Le travail lui permettait de vivre une sorte de vie dont il était capable et de faire semblant de se débrouiller à peu près dans les autres domaines de la vie qu'il qualifiait de secondaires, qu'il méprisait parfois, à propos desquels il était avare de son temps. Voilà d'ailleurs pourquoi A. et moi nous avons pu, sans vraiment mener une vie commune, rester ensemble. En tant que squelette, mieux que toute autre femme, je faisais partie du tableau qu'il cherchait à composer avec des chiffres et des données sérieuses, tableau nécessitant un regard éloigné de la vie courante, un regard portant sur ce qu'il a lui-même

de la difficulté à saisir. Comparée à sa palpitante jeune collègue, je me trouvais bien plus proche des éléments de son entreprise.

Son travail est une cause, alors que sa rencontre avec une jeune femme n'était qu'un hasard. Il n'avait pas réussi ni n'avait cherché à intégrer ce hasard dans sa vie et dans sa démarche déjà bien encadrée. Quand le téléphone a sonné, devinant à l'autre bout du fil la « délaissée » qui persistait, d'un geste las et l'air un peu honteux, A. m'a fait signe de répondre pour lui. J'ai pu parler calmement avec cette jeune femme, qui sans doute avait eu des intentions de meurtre à l'égard de la chatte de A. Je l'ai traitée sans rancune et presque maternellement.

Le téléphone raccroché, je suis allée dans son bureau, je me suis appuyée contre la porte et je l'ai regardé. Il a baissé la tête, attendant que je m'en aille, mais je n'ai pas bougé. Alors il s'est levé, est venu me prendre dans ses bras, longuement. Nous nous sommes quittés en nous efforçant de sourire, les yeux humides, le cœur chaud et serein.

La maladie avait dû sans doute l'habiter depuis un certain temps déjà sans que personne ne s'en aperçoive. Les jours où il enseignait encore, il partait le matin vers neuf heures après m'avoir embrassée sans parole,

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2013. N° 108362 (00000)
Imprimé en France

